

Les fonctions contradictoires du phénomène sportif

Christian Bromberger nous livre son analyse de l'activité sportive dont il a étudié minutieusement les développements, notamment à travers l'étude des spectateurs de football, activité qualifiée de « bagatelle la plus sérieuse du monde ».

On parle beaucoup de formation citoyenne par le sport, tu as travaillé spécialement sur les publics du football, que peut-on dire des évolutions actuelles ?

Il faut d'abord rappeler le référentiel du sport qui très directement lié à l'idée de citoyenneté et d'égalité. Le sport est apparu à deux moments de l'histoire où se lèvent les principes d'égalité et d'individualité : la Grèce Antique et l'Angleterre du XIX^e siècle, certes dans des conditions très différentes, mais ce sont des sociétés où la compétition est possible, où l'on peut être égal à son voisin, où l'on peut être promu par ses propres mérites. Ce qui était impensable à l'époque médiévale par exemple. Cette égalité des chances est longtemps demeurée un principe plutôt qu'une réalité. Quand on pense à la ségrégation jusqu'à une période récente aux États Unis et en Afrique du Sud, il y a encore beaucoup de barrières à faire tomber. Mais il y a quand même dans le référentiel du sport cette idée que n'importe qui peut devenir quelqu'un, que les jeux ne sont jamais définitivement faits, que grâce à son mérite on peut être le premier. Et cela il ne faut pas l'oublier car si l'on critique très souvent le sport en raison d'un certain nombre de dérives, on doit garder à l'esprit qu'il cristallise certains idéaux démocratiques et méritocratiques. Deux aspects importants doivent être aussi soulignés. Plusieurs sports valorisent la solidarité collective, l'organisation et la planification, qui sont des éléments essentiels de l'action. Par ailleurs le sport nous rappelle aussi qu'il faut un minimum d'arbitraire pour que l'activité fonctionne. S'il n'y a pas un tiers pour faire débiter et s'achever la partie, pour interpréter à l'occasion les règles, pour les faire respecter, le jeu, comme la société, ne peuvent fonctionner. Ce qu'il faut dire aussi, c'est qu'aujourd'hui, ces valeurs sont exaltées exagérément et il y a de quoi se poser des questions. Ainsi, c'est Zidane qui est devenu en août 2000 le personnage préféré des français, ce n'est plus l'abbé Pierre ou un savant comme naguère. C'est un sportif pour la première fois qui siège au top de ce Panthéon populaire ! Cette consécration est ambiguë. D'une part elle valorise un héros parti de rien qui ne doit sa réussite qu'à lui-même ; de l'autre, elle révèle une ère idéologiquement molle, une sorte de « sur-sportivisation » de la société française. Enfin si le référentiel du sport demeure formateur avec ses principes d'égalité, de respect de l'adversaire et de la règle, il est remis en cause par des pratiques que chacun connaît : le dopage, la triche, les enjeux financiers, le mépris de l'adversaire, etc. Que devient l'image du Héros sportif comme porteuse d'idéaux de citoyenneté quand le doute s'introduit sur toute la chaîne sportive et pas seulement sur les brebis galeuses ? On peut basculer très vite dans le type de raisonnement facile du genre « tous pourris ! ».

En réalité on touche à la capacité contradictoire du sport à promouvoir un certain nombre de valeurs et à illustrer en même temps leur dénégration dans un certain nombre de pratiques.

Peut-on en rester à ce constat de cette fonction ambiguë du sport comme modèle avantageux, dans le meilleur des cas, de société démocratique et méritocratique sans se demander quelle est la part d'illusion, de compensation, savamment entretenue à des fins de régulation sociale. Au total quelle est la fonction idéologique du sport dans notre société ?

Oui, on est en pleine ambiguïté. Il y a cet aspect de modèle positif qui conduit à penser : « pourquoi pas moi ? » comme le montrent les biographies intéressantes des sportifs. Mais il y a aussi le risque que ce soit une sorte de miroir aux alouettes, un référentiel imaginaire, car dans la réalité sociale si on est « fils de... » on sait que ce sera plus facile.

Donc il ne faut pas confondre l'idéal d'une société démocratique, image du sport incluse, et la pratique de ces sociétés qui en sont encore très loin. Le risque d'illusion est réel mais il y a aussi de délégation, c'est à dire d'identification à celui qui réussit alors qu'on se résigne soi-même à son sort et que l'on se contente d'admirer. Les effets sportifs sont ambigus : l'effet d'entraînement ou l'effet d'endormissement sont tous les deux possibles. On le voit dans les fonctions politiques du sport ; ainsi la victoire de l'Italie au championnat du monde de football en 1934 et 1938 a été utilisée idéologiquement pour prouver la supériorité du régime fasciste sur les démocraties. Mais il y a des situations opposées avec des effets « entraînants » dans des causes plus libératrices : je pense au Barça et aux manifestations antifranquistes des supporters de Barcelone qui se sont déroulées dans le seul lieu d'expression qui était le stade autour du drapeau du club alors que le drapeau catalan était interdit. Je pense aussi à l'équipe du FLN algérien en 1958, formée de joueurs ayant déserté le championnat français et entreprenant une tournée à travers le monde anticipant la reconnaissance de la nation Algérienne. Alors il faut bien apprécier ces fonctions contradictoires du phénomène sportif, on ne peut pas être unilatéral. Bien sûr, c'est souvent du côté des puissants que penche la balance, mais rappelons nous que le sport a été un lieu de débat idéologique passionné entre les ouvriers, avec le refus du sport capitaliste et la crainte de voir créer une collectivité illusoire avec les cadres et le patronat. Ce débat contradictoire a existé aussi chez les catholiques. Ainsi il peut y avoir des contrecoups extraordinaires. Tout dépend de la conscience, régionale, nationale, de classe, de contestation qui domine le moment de l'histoire considéré dans lequel se situe telle activité sportive. C'est vrai qu'aujourd'hui, le



DR

problème c'est que nous sommes dans une période idéologiquement molle où se pose la question de savoir quel projet de société colporte le sport.

Justement, que penses-tu alors de la thèse selon laquelle le sport serait d'abord la vitrine idéologique du néolibéralisme ?

C'est vrai en un sens, mais il faut avoir une vision un peu plus dialectique du sport et de la société. Le sport n'est-il qu'un opium du peuple ? Les gens ne sont-ils que des abrutis incapables de réactions critiques ? Par exemple, dans le cas d'une des sociétés les plus néo-libérales qui existent, l'Angleterre d'aujourd'hui, l'histoire récente du Club le plus riche du monde qui est une société commerciale cotée en Bourse, Manchester United, mérite qu'on s'y arrête. Le géant des médias, tout à fait dans le style du néo-libéralisme le plus accusé, Murdoch, voulait acheter le club qui a créé autour de lui un véritable « espace client » plutôt qu'un public. Au passage, soulignons que le mot public est un mot français, ailleurs on dit les foules, j'aimerais qu'on repense à ce mot « public ». Et bien ici, la foule, les clients, se transforment en public. Les gens disent non, Manchester c'est autre chose, on ne veut pas que Murdoch reprenne le club. Une association est créée « United supporters against Murdoch » et il y a suffisamment de manifestations pour que Murdoch renonce. Mais, mieux encore, l'association joue le jeu néo-libéral et se transforme en groupe d'actionnaires pour avoir voix au chapitre. Cet exemple montre qu'on ne peut pas développer un discours unilatéral.

Autre exemple, à Marseille, il y a des supporters qui font des grèves ; ils ont réussi à contrôler la billetterie et cela ne va pas sans excès et sans des affaires. Mais ils disent « le stade, ça nous appartient » avec la volonté de faire savoir ce qu'ils pensent des affaires du club et de la ville.

Donc, il faut bien voir que le tableau est plus complexe que tout discours unilatéral ne le suggère !

Ne faut-il pas aussi pointer les contradictions du néolibéralisme lui-même ? Sa logique marchande ne peut-elle pas contredire ses intérêts idéologiques ? En bref un sport corrompu peut empêcher de faire jouer au sport une fonction de régulation sociale. Ceux qui agissent pour une alternative au sport actuel ne doivent-ils pas être lucides sur ces contradictions ?

Tout à fait, et l'affaire du Tour de France est, de ce point de vue, exemplaire. Des groupes qui veulent se valoriser se retrouvent avec des héros salis, ça fait désordre ! On a l'impression d'un néo-libéralisme brut, sauvage, sans culture de régulation pour sauvegarder l'égalité et donc l'intérêt du sport et le sel de la compétition. Même dans le basket américain, il y a un système pour empêcher les clubs les plus riches d'acheter tous les meilleurs joueurs et pour qu'il y ait un relatif équilibre. Ce n'est pas le cas dans les championnats européens où on fait se rencontrer des clubs dont les budgets vont de 1 à 15, ce qui est scandaleux du seul point de vue sportif. Il y a des formes de régulation à inventer qui passent aussi par le politique, par exemple convenir d'une fourchette de 1 à 3 pour les budgets. Il y a aussi beaucoup à faire pour la protection sociale des joueurs et je crains l'alignement par le bas au niveau européen. Même dans un cadre néo-libéral, on doit définir une régulation sociale pour le sport. Il y a donc une véritable politique sportive européenne à définir. ♦

Christian Bromberger, professeur d'ethnologie. Entretien réalisé par Jacques Rouyer. Voir aussi CP 9.